



présente

“L’homme et la mer”

poème de Charles BAUDELAIRE

dans

“Les fleurs du mal”

(1857)

*Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.*

*Tu te plais à plonger au sein de ton image ;
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.*

*Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes,
Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !*

*Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,
Tellement vous aimez le carnage et la mort,
Ô lutteurs éternels, ô frères implacables !*

Analyse

Son voyage à l'Île Maurice avait révélé à Baudelaire la beauté de la mer. Voyant en elle le symbole de l'évasion, de l'appel vers ce qui n'est pas, vers l'illimité, il la célébra souvent dans son œuvre, en particulier dans le poème en prose intitulé "*Déjà*", où, comme il faisait allusion à ce voyage, il évoquait «*cette mer si infiniment variée dans son effrayante simplicité, et qui semble contenir en elle et représenter par ses jeux, ses allures, ses colères et ses sourires, les humeurs, les agonies et les extases de toutes les âmes qui ont vécu, qui vivent et qui vivront !*» Mais l'idée que l'âme est infinie, et que la nature est son miroir était un lieu commun qui procédait de Chateaubriand.

Dans ce poème, Baudelaire développa cette idée, ayant pu aussi, sans qu'il soit possible de l'affirmer, avoir dans l'esprit deux très belles pages de Balzac dans son roman, "*L'enfant maudit*", où il avait imaginé une sorte de dialogue passionné entre l'enfant et la mer : «À force de chercher un autre lui-même auquel il pût confier ses pensées et dont la vie pût devenir la sienne, il finit par sympathiser avec l'Océan. La mer devint pour lui un être animé, pensant. [...] Familiarisé dès le berceau avec l'infini de ces campagnes humides, la mer et le ciel lui racontèrent d'admirables poésies. [...] Comme tous les hommes de qui l'âme domine le corps, il avait une vue perçante, et pouvait saisir à des distances énormes, avec une admirable facilité, sans fatigue, les nuances les plus fugitives de la lumière, les tremblements les plus éphémères de l'eau. [...] Elle lui révélait d'étonnantes mélancolies, elle le faisait pleurer, lorsque, résignée, calme et triste, elle réfléchissait un ciel gris chargé de nuages.» Baudelaire semble bien avoir suivi le mouvement de ce texte, au moins dans la première partie du poème, mais en l'interprétant à sa façon et en lui donnant un sens nouveau.

Le poème parut la première fois en octobre 1852, dans "La revue de Paris" sous le titre "*L'homme libre et la mer*", qui insistait davantage sur le vrai sujet de ces vers : ce n'était pas l'homme en général, mais l'homme libre qui aime la mer ; et l'homme libre, c'est le bohémien, l'artiste, le poète.

En quatre quatrains d'alexandrins (ce qui peut faire croire qu'on a affaire à un sonnet) aux rimes embrassées, le poète, dans une structure en miroir, mit en scène et développa les analogies entre l'être humain et la mer, qui étaient pour lui également mystérieux et tourmentés, pour finalement regretter l'éternel affrontement de ces jumeaux ennemis. Aussi la dernière strophe s'oppose-t-elle aux trois autres.

Première strophe :

L'entrée en matière est remarquable. Le poète apostrophe l'être humain, le vocatif initial, «*Homme libre*», étant habilement isolé, et la coupe irrégulière du vers 1 donnant beaucoup d'élan à la phrase exclamative qui affirme l'amour de l'être humain pour la mer. Il est tutoyé, et tout le poème est marqué par la récurrence de «*tu*» sujet, et celle de l'adjectif possessif de la deuxième personne.

Ce début peut correspondre à celui de Balzac : «À force de chercher un autre lui-même auquel il pût confier ses pensées et dont la vie pût devenir la sienne, il finit par sympathiser avec l'Océan. La mer devint pour lui un être animé, pensant.»

Au vers 2, par la métaphore du «*miroir*», le poète établit l'existence d'une ressemblance entre la mer et l'«*âme*» de l'être humain, qui se regarde dans la première avec une complaisance narcissique. L'égalité entre les deux protagonistes est rendue par celle des hémistiches.

Mais, la phrase se continuant, après un enjambement efficace, il se révèle, dans les vers 3 et 4, que l'être humain se reconnaît à la fois dans la surface mouvementée (le mouvement étant bien signifié par l'ampleur, la liquidité, les rimes intérieures, du vers 3) et la profondeur de la mer. Cette profondeur, assimilée à celle de l'«*esprit*» de l'être humain, est désignée par une litote qui, au nom «*gouffre*» joint l'adjectif «*amer*» (dans lequel on peut voir comme l'union des mots à la rime que sont «*âme*» et «*mer*»), ce qui suggère un abîme intérieur plein d'une amertume morale comparée à l'amertume de l'eau salée.

Balzac avait écrit : «Familiarisé dès le berceau avec l'infini de ces campagnes humides, la mer et le ciel lui racontèrent d'admirables poésies.»

On remarque l'effet des rimes embrassées dans cette strophe : l'écho «*mer-amer*» encadre l'écho «*âme-lame*». La rime «*mer-amer*» allait, devenue «*mers-amers*», être reprise par Baudelaire dans «*L'albatros*» (vers 2 et 4) et dans «*Le voyage*» (vers 6 et 8).

Deuxième strophe :

D'abord, elle développe la suggestion d'une contemplation narcissique qui avait déjà été indiquée au vers 2, avec, ici, une insistance marquée par l'allitération «*plais-plon*».

Au vers 6, Baudelaire joue sur les deux sens du verbe «embrasser», «embrasser des yeux» étant un sens second (saisir par la vue, dans toute son étendue) par rapport au sens premier, «prendre et serrer dans ses bras», ce qui, en fait, est impossible : comment prendre entre ses bras la mer?

Dans «*L'enfant maudit*», on peut lire : «Comme tous les hommes de qui l'âme domine le corps, il avait une vue perçante, et pouvait saisir à des distances énormes, avec une admirable facilité, sans fatigue, les nuances les plus fugitives de la lumière, les tremblements les plus éphémères de l'eau.»

À la fin du vers 6, dans un habile contre-rejet, est introduit le «*cœur*» de l'être humain, et il faut donc attendre les deux vers suivants pour découvrir quelle étroite correspondance existerait entre l'expression des douleurs de l'être humain et l'expression des douleurs de la mer, les termes pour les désigner étant significativement intervertis : le mot «*rumeur*» relève en fait de la mer, et le mot «*plainte*» relève en fait de l'être humain. «*Plainte indomptable et sauvage*» est une hypallage : c'est la mer elle-même, ici personnifiée, qui en fait mérite ces qualificatifs.

Balzac parlant de la mer avait écrit : «Elle lui révélait d'étonnantes mélancolies, elle le faisait pleurer, lorsque, résignée, calme et triste, elle réfléchissait un ciel gris chargé de nuages.»

Troisième strophe :

Le poète, s'éloignant ici du texte de Balzac, s'adresse désormais aux deux protagonistes pour insister sur la similitude entre eux, pour mettre en parallèle des caractères communs. Par «*ténébreux et discrets*», il faut comprendre «mystérieux et secrets», ce que confirme le vers 12, les rimes «*discrets*» et «*secrets*» encadrant d'ailleurs la strophe, comme deux «*Vous*» encadrent deux «*tu*».

Dans les vers 10-11, en deux formulations parallèles («*nul n'a sondé*» / «*nul ne connaît*»), il est indiqué que la similitude est celle de profondeurs mystérieuses et secrètes, qui sont elles aussi interverties : à l'être humain sont attribués les «*abîmes*» insondables de la mer, à celle-ci les «*richesses intimes*» et inconnues de l'être humain, c'est-à-dire ce qu'on n'appelait pas encore l'inconscient.

Au dernier vers de la strophe, les deux protagonistes sont associés, tous deux étant «*jaloux*» (au sens aujourd'hui vieilli de «particulièrement attaché à quelque chose») de leurs «*secrets*».

Ainsi, les trois premières strophes s'emploient à associer de manière très étroite l'être humain et la mer.

Quatrième strophe :

Commençant par une articulation logique soulignant une objection («*Et cependant*»), cette strophe procède à un retournement soudain, à une nette opposition à la relation d'amour indiquée au premier vers : la mer et l'être humain sont considérés comme des adversaires acharnés («*sans pitié ni remord*» [cette orthographe spéciale apparaissant guère justifiée puisqu'elle n'empêche pas la différence avec «*mort*»]), extrêmement belliqueux et violents («*le carnage et la mort*»), en conflit tragique et incessant («*lutteurs éternels*»), cette relation passionnelle étant, comme il se doit, paradoxale, l'hostilité n'empêchant pas la fraternité («*frères implacables*» [cette image artificielle s'explique peut-être par le souci de faire de la mer un être masculin pour qu'on puisse la combattre comme un homme]), ou l'inverse, les deux protagonistes s'aimant et se détruisant, dans un dernier vers aux effets de parallélisme soulignés (interjection + nom + adjectif). Cette dialectique de l'amour et de la haine, de la paix et de la guerre s'explique par les similitudes, fait que l'être humain et la mer, par une sorte de fatalité, ne peuvent qu'être ennemis, éternellement et indissociablement liés par une relation contradictoire faite de combat et d'attrance.

Conclusion :

Dans ce poème s'expriment une fascination pour la mer qui remonte aux archétypes de l'inconscient collectif, une identification de l'être humain avec la mer qui s'effectue au point que les doubles se confondent. Toutefois, l'analogie, au lieu d'être, comme ailleurs chez Baudelaire, un essor partant du concret pour monter vers la transcendance, voyage ici en boucle, ouvre moins à la contemplation de l'infini qu'à la contemplation de soi face à l'infini.

Et cette volonté de faire correspondre, à toute force et jusqu'à la limite du possible, à chaque aspect de la mer un aspect de l'âme humaine, fait du texte un exercice de rhétorique, au ton trop didactique. Ce parallèle incessant entre les deux entités protagonistes semble finalement factice.

Il reste que c'est parce qu'il est impossible à l'être humain de découvrir les secrets de la mer qu'elle peut représenter pour lui l'idéal qui seul mérite et justifie une quête acharnée et sans fin que Baudelaire allait affirmer avec force dans *"Le voyage"* :

*«Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
Berçant notre infini sur le fini des mers.»*

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

Contactez-moi

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoir litteraire.com